

Le paradis interdit

al-Balagh, 27 mai 1945

En ces jours où la chaleur redouble d'intensité, le soleil nous envoie ses propres rayons — une lumière radieuse, et une flamme brûlante, faisant fondre les corps, et faillant presque faire fondre avec eux les esprits et les cœurs.

En ces jours, les hommes ne se lassent pas des longues conversations sur les paradis de félicité, avec leur ombre généreuse et leurs arbres touffus, leurs rivières coulant à flots, leur brise agitée, fraîche et enchanteresse, ranimant le corps et ravivant l'âme. Les hommes ne se lassent pas de parler de ces paradis, et trouvent peut-être un réel plaisir, quand leur propre travail le leur permet, à y penser, et à les faire renaître en eux-mêmes — savourant, en imagination, ce qu'il ne leur est pas donné de savourer dans la réalité.

Il me vient à l'esprit que nous ne souffrons pas seulement de cette chaleur épuisante, seul don de l'été — nous souffrons aussi d'une autre chaleur, non moins épuisante, non moins brûlante, qu'aucune saison de l'année ne nous envoie, qu'aucun astre ne nous jette, mais que les hommes seuls infligent aux autres hommes, que le fort impose au faible, répandue sur nous par ces circonstances nombreuses, complexes et enchevêtrées, que nous pourrions bien nous efforcer d'analyser, d'expliquer et d'interpréter, pour ne finalement leur trouver qu'une seule et même source, dans la vie des individus comme des collectivités, et dans les relations entre États et peuples : c'est que la justice ne s'est pas encore établie dans l'âme humaine, n'est pas encore devenue l'une de ses propres facultés, l'un de ses propres éléments constitutifs, l'une des nécessités mêmes de la vie — demeurant, en cette époque moderne, exactement ce qu'elle demeurerait dans les époques anciennes révolues, un simple espoir parmi les espoirs, que les cœurs désirent ardemment sans jamais le goûter, que les âmes ambitionnent sans jamais l'atteindre, que les esprits visent sans jamais véritablement le réaliser, ne l'atteignant que de la manière dont un pauvre, misérable et dépossédé, atteint ce même paradis de félicité, avec ses arbres enlacés, ses rivières qui coulent, sa brise qui ondule — ne réalisant ce paradis qu'en lui-même, brûlant du désir de l'atteindre, consumé par ce désir, tandis que sa propre vie dure le retient dans la pauvreté qui le presse, la privation amère, le labeur épuisant, la sueur ruisselante, et la souffrance

douloureuse qu'il vit réellement.

J'espère que vous ne penserez pas, en me voyant reprendre ce sujet, que je ne fais que rechercher quelque forme de fioriture littéraire, quelque nuance de discours orné ; je vous assure que la vie que nous menons réellement en ces jours n'invite en rien à l'ornement littéraire, n'inspire nul désir d'embellir ses propres mots. C'est, au contraire, une vie blafarde, emplissant les cœurs de sa propre pâleur, répandant en eux une obscurité épaisse. Ce qui m'a véritablement attiré vers ce sujet, c'est ce que je viens de lire dans l'un des discours électoraux que M. Churchill, le Premier ministre britannique, diffuse à ses propres concitoyens. Il y déclare, rapporte-t-on, que parmi les hauts idéaux du monde nouveau figure le fait que les hommes vivent à l'abri de la peur — et il estime que, si cette peur trouve sa source dans l'agression d'un peuple contre un autre, ou dans la violation, par un État, du caractère sacré d'un autre, alors les mesures que prendront les Nations unies pour organiser la paix et établir une sécurité mondiale sur des bases solides garantiront la dissipation de cette peur, détourneront l'agresseur de sa propre agression, et mettront certains peuples à l'abri des autres. Mais M. Churchill reconnaît une autre peur, non moins grave que celle-ci — et semble ne pas savoir comment la supprimer, ni en écarter le mal des hommes. C'est là la peur que ne suscite ni l'agression d'un peuple contre un autre, ni la domination d'un État sur un autre, mais que suscite l'agression d'un gouvernement contre ses propres citoyens, individuellement, et la domination des régimes tyranniques sur la vie même des hommes.

C'est là cette peur que ressentent constamment certaines familles, sous certains gouvernements — la peur qu'un coup ne frappe la porte, à n'importe quel moment, sans avertissement ni attente préalables, et qu'une fois la porte ouverte, la famille ne trouve les agents du pouvoir venus s'emparer de son propre soutien de famille, et le jeter au fond d'un cachot obscur — comme le dit l'ancien poète arabe — laissant derrière eux ses propres dépendants, le grand-père âgé parmi eux, l'épouse fragile, les jeunes enfants, exposés à la faim et à la misère, ne trouvant personne pour les soutenir ou pourvoir à leurs besoins, sans plus rien à dépenser — et le soutien de cette famille pourra bien leur revenir un jour, ou ne jamais revenir du tout.

Cette même peur a empli le cœur des Européens, dans un grand nombre de pays européens, entre les deux guerres — et tout au long de cette guerre présente, qui n'est pas encore tout à fait achevée. M.

Churchill semble loin d'être assuré que la victoire accordée aux Alliés en Europe l'ait effacée, et en ait fait disparaître les traces ; il semble véritablement souhaiter que les vainqueurs puissent trouver un moyen de supprimer cette peur, sans savoir comment celle-ci pourrait effectivement être supprimée.

L'indépendance dont jouissent les États place la politique intérieure de chacun de ces États indépendants à l'abri de toute ingérence étrangère ; il est tout à fait possible — c'est même, en réalité, ce qui se produit — qu'un État véritablement démocratique, garantissant à ses propres citoyens la liberté, la fraternité et l'égalité, se tienne aux côtés d'un autre État ne possédant rien de la démocratie, ou ne connaissant de la démocratie que de vains noms ne signifiant rien du tout, ou ne se donnant même pas la peine d'employer ces mêmes noms destinés à tromper les étrangers, proclamant ouvertement plutôt le régime qu'il lui plaît, un régime ne garantissant aux hommes ni sécurité, ni liberté, ni égalité, mais fondant leurs propres affaires sur l'oppression, la force brutale, et l'autorité arbitraire du dirigeant — si bien qu'un coup frappe la porte d'une famille, à tout moment, sans avertissement, et qu'à peine celle-ci est-elle ouverte que le soutien de famille est saisi, jeté vivant dans quelque recoin caché d'une prison, ou jeté mort en plein désert, ou son propre corps brûlé, ses propres cendres dispersées par le vent.

Il est tout aussi possible — c'est même, en réalité, ce qui se produit — qu'un État démocratique et juste se tienne aux côtés d'un État tyrannique et injuste, et soit témoin des atrocités qui s'y commettent, des crimes qui s'y perpètrent, sans rien faire du tout — simplement parce qu'il ne peut rien faire, empêché par l'indépendance même de ce voisin tyrannique et injuste, une indépendance tenue pour sacrée, qu'il n'est jamais permis de contester ni de violer.

La France, par exemple, se tint entre l'Italie fasciste et l'Allemagne hitlérienne, vit ce qu'elle vit, entendit ce qu'elle entendit, condamna ce qu'elle condamna — mais ne fit rien du tout. Que dis-je ? Elle alla plus loin encore, tentant, autant qu'une telle tentative le lui permettait, de se rapprocher de Hitler et de Mussolini, préférant sa propre tranquillité et cherchant à éviter la guerre. Dites de même de la Grande-Bretagne : elle constata, de l'Italie et de l'Allemagne, exactement ce que constata la France, chercha à se rapprocher d'elles exactement comme le fit la France, et fut même, lorsque les choses devinrent véritablement graves, la première à rechercher ce même rapprochement — Chamberlain se rendit auprès de Hitler, puis auprès de Mussolini par la suite, et cette

démarche n'aboutit à rien du tout. Ce qui ne pouvait être évité se produisit tout de même : la guerre éclata, et s'acheva par la victoire des Alliés, et les hommes crurent qu'ils allaient désormais trouver la sécurité, tant à l'égard de la peur intérieure que de la peur extérieure. Et pourtant, M. Churchill s'exprime dans sa propre circonscription électorale, disant espérer que la peur extérieure sera supprimée grâce aux dispositions qui seront prises pour organiser la paix — tout en confessant qu'il subsiste une peur intérieure dont il ne sait comment la supprimer.

La vérité est que nous n'avions nul besoin d'attendre le discours de M. Churchill, hier, pour savoir que la sécurité face à cette peur intérieure demeure lointaine — pas plus que nous n'avions besoin d'attendre le discours de M. Churchill, hier, pour savoir que la sécurité face à la peur extérieure demeure lointaine elle aussi, quelles que soient les mesures prises pour établir un Conseil de sécurité, et organiser la paix, dans ce monde nouveau.

Pascal — le célèbre écrivain français — a posé cette même question dans sa juste perspective, voici trois siècles déjà, lorsqu'il exprima le souhait, dans cette phrase qu'Édouard Herriot nous a rappelée il n'y a pas si longtemps, qu'un équilibre s'établisse entre la justice et la force, de telle sorte que la justice devienne assez forte pour que les agressifs cessent de la convoiter, et que la force se transforme de telle sorte qu'elle ne tyrannise plus les faibles, qui ne trouvent personne pour les protéger de la tyrannie et de l'agression.

Tant que l'humanité ne parviendra pas à réaliser cet équilibre entre la force et la justice, tant qu'elle ne parviendra pas à adoucir la force par quelque chose de la justice, et à renforcer la justice par quelque chose de l'excès de la force, certains hommes continueront de tyranniser les autres, certains continueront de goûter à la violence des autres, et l'injustice — intérieure comme extérieure — continuera de trouver, dans la vie humaine, un terrain véritablement fertile où se répandre.

Est-il vraiment vrai que les mesures prises pour organiser la paix assureront réellement aux hommes la sécurité face à la peur extérieure ? Pour ma part, j'en doute très sérieusement ; car la sécurité face à l'agression d'un peuple contre un autre ne saurait jamais être atteinte, sinon par une égalité véritable entre les peuples, sans distinction entre le fort et le faible, le riche et le pauvre, le petit et le grand, celui qui est fort avancé dans la civilisation et celui qui n'en a reçu qu'une modeste part. Voilà ce que l'ancienne Société des Nations n'a jamais su réaliser, et ce

que la conférence de San Francisco s'est révélée, elle aussi, incapable de réaliser. Tant qu'il subsistera de grandes puissances monopolisant la force et la puissance, et de petits États incapables de se défendre eux-mêmes contre l'agression, les spectres de la peur extérieure demeureront dressés juste au-delà de l'horizon, réapparaissant chaque fois qu'il leur viendra à l'esprit de troubler de nouveau les hommes.

L'ancienne Société des Nations s'est révélée impuissante à protéger les grandes puissances les unes des autres, et tout ce que la conférence de San Francisco, et les institutions qui en naîtront, pourront espérer accomplir, c'est exactement ce que la Société des Nations n'a pas su accomplir — assurer aux grandes puissances la sécurité face à l'agression réciproque.

J'ignore si même ce but sera atteint, ou si les moyens d'y parvenir échoueront malgré tout. Quant aux petits et moyens États, leur sort demeure entre les mains de Dieu, et entre les leurs propres — et il leur revient, en toute justice, de concevoir eux-mêmes les plans susceptibles de les protéger du mal, et de les prémunir contre les intrigues, s'ils trouvent quelque moyen réel d'y parvenir.

Les vainqueurs nous ont parlé, tandis qu'ils luttèrent encore vers la victoire, de leur volonté d'assurer aux peuples la sécurité contre l'agression, et aux individus la sécurité contre l'injustice et la faim.

Ceux dont le cœur était sain crurent que la victoire emplirait la terre de justice, après qu'elle eut été emplie d'injustice, et transformerait ce monde en un paradis semblable à ce paradis que Dieu a promis à Ses serviteurs vertueux dans l'au-delà. La victoire s'est bien réalisée, les dictatures se sont effondrées, et les États démocratiques ont remporté un triomphe considérable — et pourtant, les peuples demeurent craintifs devant l'agression d'autres peuples. Que dis-je ? Ils continuent de se plaindre de l'agression d'autres peuples, et continuent de brûler dans le feu même de cette agression. Quant aux individus, nul n'a songé à les protéger de l'injustice et de la tyrannie, ni même à les mettre à l'abri de la crainte que l'on frappe à leur porte pour les emmener là d'où, comme le dit M. Churchill lui-même, ils ne reviennent jamais.

Et donc ; et donc, la chose est fort simple : il existe, sur cette terre, des paradis offrant une félicité sans limite à des communautés entières d'hommes, et à des individus aussi — mais ces paradis demeurent interdits à quiconque n'en est pas le propriétaire, ceints de cette même puissance considérable faite de fer et de feu, s'agissant des peuples, et

faite de lois et de la force des gouvernements, s'agissant des individus.

Le peuple britannique, ou le peuple français, ou le peuple américain, peuvent jouir du paradis de la liberté, protégé par leur propre force et leur propre puissance, en écartant tout autre peuple qui voudrait y entrer, ou s'abriter sous son ombre — et n'ont pas à se soucier, ensuite, du fait que d'autres peuples continuent de souffrir du feu de l'injustice et du tourment de la tyrannie. Tel ou tel individu fortuné peut de même jouir de son propre palais splendide et de son merveilleux paradis, protégés par la loi, par la force du gouvernement, et par l'autorité de la justice — sans avoir à se soucier des cœurs des pauvres se brisant, déchirés par la misère, la faim et la privation.

Si vous voulez la vérité, dites ceci : la vie des hommes, jusqu'à présent, se compose de paradis interdits, dont jouissent les très rares, et d'un enfer destructeur, dont souffrent la plupart. Il n'existe aucun chemin vers une vie qui deviendrait un paradis pour tous les hommes, ou un enfer pour tous les hommes également, sinon le jour où la justice deviendra enfin l'une des facultés propres de l'âme humaine, l'un de ses propres éléments constitutifs.

Et je crois que la distance qui nous sépare encore de ce but demeure fort longue.